



N° 14, 2020

RILUNE – Revue des littératures européennes
“Le Roman policier :
lire et écrire l’enquête en Europe”

STÉPHANE LEDIEN
(UNIVERSITÉ DE LAVAL)

**Le roman noir contemporain,
entre inachèvement de l’enquête et nouveau désordre social**

Pour citer cet article

Stéphane Lédien, « Le roman policier noir contemporain, entre inachèvement de l’enquête et nouveau désordre social », dans *RILUNE – Revue des littératures européennes*, n° 14, *Le Roman policier : lire et écrire l’enquête en Europe*, (Michele Morselli, éd.), 2020, p. 105-120 (*version online*, www.rilune.org).

Résumé | Abstract

FR L'article analyse de quelle façon le polar français actuel radicalise le principe d'irrésolution propre au sous-genre du roman noir. Il présente les luttes d'autorité que s'y livrent personnages et narrateurs dépositaires de l'autorité publique pour y instaurer un "désordre établi" en vertu d'une certaine "déraison" d'État. Il suggère aussi quelques pistes de réflexion quant au glissement axiologique qui s'opère dans à la suite du manquement éthique de certains protagonistes policiers ou agents de renseignements. Entre la destitution du caractère héroïque des uns, la non-fiabilité narrative des autres et l'impossibilité systémique et organique – c'est-à-dire inscrite dans la nature même du texte et du réel décrit – d'une élucidation, le roman noir de l'extrême contemporain présente une vision monstrueuse voire, nihiliste de l'enquête policière et de la justice.

Mots-clés : noir, polar, enquête, incrimination, irrésolution.

EN The article analyses how French contemporary detective novel radicalizes the principle of irresolution that is specific to *noir* sub-genre. It depicts the struggles for the power between characters and narrators in charge of public authority to impose an "established disorder" in virtue of an "unreason of State". It also suggests some lines of thought around the axiological shift that operates as a consequence of ethical lacks in some fictional officers or secret agents. Between the heroic destitution of the former, the lack of liability of the latter, and the systemic impossibility for a clarification – as inscribed in the nature of the text itself and of the reality that is depicted –, the extremely contemporary noir novel presents a monstrous, nihilist conception of justice and police investigation.

Keywords : noir, detective, investigation, incrimination, irresolution.

STÉPHANE LEDIEN

Le roman noir contemporain, entre inachèvement de l'enquête et nouveau désordre social

— C'est dire qu'ils ne feront rien ? — À peu près. — Ça se passe toujours comme ça ? — Pas toujours. Souvent¹.

Dominique Manotti, *Racket*

Du détachement cynique au nihilisme le plus violent, les narrations d'investigation du roman noir français actuel apparaissent fortement teintées d'une ironie à géométrie et à hermétisme variables. Ces narrations, ce sont celles que mettent notamment en place les polars ambigus à l'extrême de DOA (*Le Serpent aux mille coupures*), d'Antoine Chainas (*Anaïsthésia*), de Jérôme Leroy (*L'Ange gardien*), d'Elsa Marpeau (*Black Blocs*), de Frédéric Jaccaud (*Glory Hole*) ou encore de Dominique Manotti (*Bien connu des services de police, Racket*).

Dans l'ensemble de ces fictions en rupture totale avec la génération du néo-polar, le « narrateur fictif (fictive) c'est-à-dire supposé par la théorie, comme le postule Booth avec son concept d'auteur impliqué² » se trouve débarrassé de la stabilité éthique à laquelle le polar français militant ou à tout le moins politisé des années 1980-1990 avait habitué ses lecteurs. Désormais, les histoires comme les personnages apportent « de quoi relativiser ou brouiller les clivages politiques théoriques, à commencer par la dualité individu/collectif³ ». En étant rarement placé dans le camp de ceux qui pensent bien et en ne défendant plus forcément — s'il le fait, il en pervertit en tout cas l'idéal — « le paumé, le pauvre, le faible, la racaille⁴ », le relateur anonyme mais concerné de ces récits sombres s'impose comme une entité trouble : un intervenant animé, tout autant que les protagonistes dont il commente parfois les actions et/ou cherche à élucider partiellement les transgressions, d'une duplicité sans

¹ DOMINIQUE MANOTTI, *Racket*, Paris, Les Arènes, « Équinox », 2018, p. 283.

² ALAIN RABATEL, « Sur les concepts de narrateur et de narratologie non communicationnelle », dans *Littérature*, vol. 163, n° 3, 2011, p. 111.

³ BAPTISTE LIGER, « Sans vieux, ni maître », dans *Lire*, n° 376, 2009, p. 33.

⁴ *Ibid.*

égale. Tout laisse croire qu’au cœur de ces récits enracinés dans les crises sociale et identitaire du troisième millénaire, l’expression du désabusement s’était radicalisée, aussi bien dans la monstration que dans l’incrimination. Pour représenter, fouiller et pointer du doigt les infractions et prévarications des personnages, les textes concernés font face à une insoutenable — parce que condamnée à rester inaboutie ou alors nichée au cœur d’une justice présentée comme monstrueuse — inspection des crimes et des lieux.

1. Instabilité éthique

« Contenir (au double sens d’incorporer et de restreindre) l’expérience du désenchantement et la possibilité du non-sens, est-ce envisageable sans faire appel à un absolu stabilisateur ? » questionne Philippe Corcuff dans son texte « Désenchantement et éthique du polar » consacré, pour sa part, au genre policier américain. « C’est, en tout cas », poursuit-il,

une voie qui se dessine de manière hésitante dans une série de polars [...]. Quelque chose comme une “moralité non moralisante” qui se montre dans “l’immanence même des situations et des pratiques”, selon les mots de la philosophe Sandra Laugier. Or, cette posture a déjà quelques points d’ancrage dans la tradition du roman noir. Par exemple, les héros de Dashiell Hammett [...], bien que baignant dans la désillusion, se distinguent par une sorte de maintien éthique, sur le mode d’une orientation pratique plus que d’un système de valeurs explicite, une façon de se tenir en situation, d’éviter de sombrer dans le n’importe quoi, sans l’appui, pour autant, d’une morale définitive⁵.

Ce maintien éthique, les récits noirs de l’extrême contemporain semblent s’en méfier et surtout s’en distancier. Témoin privilégié de ce que Gilles Lipovetsky et Sébastien Charles appellent les « Temps hypermodernes⁶ », les œuvres de DOA, Chainas, Leroy et consorts avec

⁵ PHILIPPE CORCUFF, « Désenchantement et éthiques du polar », dans *Mouvements*, n°15-16, *Le Polar, entre critique sociale et désenchantement*, 2001, p. 107-108.

⁶ SEBASTIEN CHARLES, « De la postmodernité à l’hypermodernité », dans *Argument*, vol. 8, n° 1, 2005/2006 : <<http://www.revueargument.ca/article/2005-10-01/332-de-la-postmodernite-a-lhypermodernite.html>>. [Consulté le : 15/06/2020]. « [Une ère] que l’on peut définir comme étant une modernité dépourvue de toute illusion et de tout concurrent, c’est-à-dire une modernité radicale caractérisée par l’exacerbation et l’intensification de la logique moderne au sein de laquelle les droits de l’homme et la démocratie sont devenus des valeurs incontournables, le marché s’est développé de manière exponentielle, jusqu’à envahir toutes les sphères de l’existence, et la biotechnologie a remis en question la notion même d’humanité. L’étape postmoderne aura eu pour effet de nous libérer des grands discours tout en nous réconciliant avec les principes modernes sans pour autant se faire d’illusion à leur propos ». *Ibid.*

leurs intrigues hantées par le spectre du terrorisme, de l'action directe, du racisme systémique ou des pratiques extrêmes, illustrent en effet

cette inflexion qui nous a conduits de cette parenthèse transitoire et jubilatoire de la postmodernité au monde qui est le nôtre désormais, à savoir la rupture avec l'euphorie des années 1970 corrélative au sentiment que le monde devenait de plus en plus inquiétant et difficile à vivre, tant au plan individuel (obsession de la santé et de la jeunesse, craintes alimentaires, peur du vieillissement, etc.) qu'au plan sociétal (problème du chômage et de la précarisation du travail, dérégulation économique, terrorisme, préoccupations à l'égard de l'environnement et de la santé publique, etc.)⁷.

S'il s'effectue toujours par l'entremise de jeux sur l'énonciation et d'autres procédés peu ou prou traditionnels rassemblés sous la vaste dénomination d'"ironie", ce détachement ultime concourt au bout du compte à l'affirmation, voire à l'invention de formes paradoxales : d'une part, celle d'une défiguration-reconfiguration héroïque et policière à l'intérieur du roman noir actuel et de son instance narrative ; d'autre part, celle d'un « mouvement pendulaire de proximité/éloignement⁸ », engagement-désengagement des narrateurs à l'égard des personnages et, parfois aussi, de leur propre énonciation et procédure d'investigation.

2. Enquêtes, contre-enquêtes

On le sait, l'un des aspects les plus importants du genre reste l'issue ambiguë de toute histoire, rarement heureuse et souvent sans aucun rétablissement de l'ordre. *A contrario* du roman policier classique dont « la leçon est : "Dormez en paix braves gens, nous veillons à l'ordre !" »⁹, il n'y a dans le roman noir « ni rétablissement de l'ordre, ni Chevalier Blanc, ni bons et méchants. [Il] n'incite pas le lecteur à la tranquillité¹⁰ ». En clair : si ce type de fiction représente encore une forme de roman d'enquête, il se veut miné par le pessimisme, la complexité axiologique et l'irrésolution voire, l'impossible élucidation des transgressions mises en tension.

Un rapide examen des histoires racontées permet de constater ces indéterminations et dissensions. Les récits vont même jusqu'à proposer

⁷ *Ibid.*

⁸ PIERRE POUCKET, « Entretien tranquille avec Antoine Chainas », dans *Ring* : <<http://www.surlering.com/article/article.php/article/entretien-tranquille-avec-antoine-chainas>> [Consulté le : 25/06/2020].

⁹ PATRICIA OSGANIAN, ANNE-SOPHIE PERRIAUX et JULIENNE FLORY, « Nos fantastiques années fric : une affaire d'État ? Entretien avec Dominique Manotti, auteure, suivi de Cinq questions à Éric Valette, réalisateur », dans *Mouvements*, vol. 67, n° 3, 2011, p. 35.

¹⁰ *Ibid.*

dans leur conclusion ou leur acmé, une logique inverse : l'établissement du désordre en lieu et place de la norme, de la morale et de tout arrangement d'ordinaire convoité dans le roman policier en général.

*Le Serpent aux mille coupures*¹¹ suit ainsi un mystérieux motard que toutes les forces de l'ordre du pays traquent parce qu'elles le considèrent comme un terroriste. Après qu'il s'est retrouvé « au mauvais endroit, au mauvais moment¹² », l'individu abat trois criminels sud-américains près d'une petite bourgade de la région Occitanie. Il déclenche alors une série de règlements de comptes impliquant des villageois racistes, des mafieux français et italiens, et un *sicario* colombien dépêché sur les lieux par un baron de la drogue cherchant à élucider la mort de ses hommes. Tandis qu'un lieutenant-colonel de la gendarmerie essaie de démêler en vain ce nœud criminel, le motard grièvement blessé se cache chez un couple qu'il a pris en otage. L'action se déroule quelques heures à peine après les événements de *Citoyens clandestins*¹³. La violence de la raison d'État y rejoint sans ambiguïté celle des réseaux criminels locaux et internationaux. Les repères manichéens et éthiques se brouillent à l'aune d'un nihilisme narratif assumé. L'apothéose du récit voit notamment la confrontation sans affect ni raison personnelle de deux tueurs implacables, l'un désavoué par ses employeurs gouvernementaux, l'autre, mandaté par une figure majeure du narcotrafic à l'échelle mondiale. Non seulement le gendarme chargé de l'affaire ne parvient pas à élucider toute l'affaire, mais en plus il se retrouve en porte-à-faux vis-à-vis de sa hiérarchie et de représentants de l'ordre situés à des échelons plus élevés voire, surgis d'autres pays (un agent antidrogue espagnol). Au bout du compte, le monde décrit par DOA se résume à la fuite en avant de personnages pour la plupart oppresseurs et pour qui bien agir consiste souvent à faire le mal — mal qui semble systémique, inscrit dans le fonctionnement même de la société. Seule entité probe du récit, le lieutenant-colonel Massé du Réaux se trouve ballotté de désinformation en omission volontaire et ce, dès la première scène de crime sur laquelle il croise des agents (sans doute de renseignement intérieur) en civil :

Puis le lieutenant-colonel se mit à sourire avant de s'adresser à l'un de nouveaux venus.

— Dominique. Ça faisait longtemps.

— Trop.

Pas de salut ou de main tendue. Ni grade ni patronyme.

Dominique présenta son compagnon.

— Lui, c'est Michel.

¹¹ Cf. DOA, *Le Serpent aux mille coupures* [2009], Paris, Gallimard, « Folio policier », 2015.

¹² Phrase extraite de la dernière de couverture.

¹³ Cf. DOA, *Citoyens clandestins* [2007], Paris, Gallimard, « Folio policier », 2015.

— L'adjudant Crébain, un de mes OPJ. Vous êtes perdus ?
Dominique et Michel se regardèrent.
— On cherche quelqu'un.
— Épervier ?
— Oui.
— Qu'est-ce que tu viens foutre sur ma scène de crime, alors ?
Tutoiement de rigueur.
— On fait un crochet rapide depuis la Haute-Loire.
— Sacré crochet.
— Les ordres...
— Sont les ordres, je sais [...].
Autour d'eux, le ballet des techniciens touchait à sa fin.
— Il n'y a pas grand-chose dans votre message d'alerte Épervier. Des données anthropométriques, une photo. Pas terrible, la photo.
— Non, pas terrible, sourit Dominique, ancienne, retouchée.
— Pas la gueule du barbu de base non plus. Converti ?
Pas de réponse¹⁴.

Entre manipulation, rétention d'information et non-savoir, les agents contribuent à troubler le jeu des pouvoirs et de la justice. Massé du Réaux n'en apparaît que plus impuissant et en proie à une perte des repères axiologiques et éthiques. Sa conversation avec un SDF un peu plus loin dans le récit illustre cette destitution symbolique, une rétrogradation au rang de ceux qui ne peuvent rien parce qu'ils n'ont plus aucun vrai pouvoir résolutoire :

— C'est tes gars qui te font des misères, général ?
— Plutôt ceux du dessus.
— Tu bosses trop bien, c'est pour ça.
— D'où est-ce que vous sortez une idée pareille ?
— Quand les chefs s'en prennent aux sous-fifres, neuf fois sur dix, c'est parce que les sous-fifres, y sont trop bons. Et ça les angoisse, les chefs, les sous-fifres trop bons [...].
Les deux hommes échangèrent un coup d'œil complice.
— Dur dur de se regarder à l'intérieur, hein général ?
— Plutôt, oui.
Massé du Réaux s'accroupit à côté du clochard, le dos appuyé contre les grilles du jardin.
— T'y crois plus, hein ?
— Peut-être.
— T'as l'air un peu perdu, en vrai. La gueule, un soldat qui se perd.
Putain, on est pas rendus.
— Gendarme.
— Quoi ?
— Je suis gendarme, pas soldat. Mais vous avez raison, nous ne sommes pas censés nous perdre non plus.
— J'comprends toujours rien à comment j'suis arrivé là.

¹⁴ *Ibid.*, p. 53-55.

- Pas grave, moi non plus.
- Comme j'disais, on est pas rendus¹⁵.

Même lorsqu'il se retrouve face au motard à la toute fin de l'histoire, Massé du Réaux se révèle incapable de trancher entre vrai et faux, et bons et méchants. En définitive, le lieutenant-colonel se sent inapte à faire régner l'ordre et la justice, précisément parce que le suspect mis en joue, qui a appartenu à la même administration que lui autrefois, incarne tout autant l'opacité et les abus du pouvoir officiel, que le versant victimaire de ces excès.

Massé du Réaux reconnut le fugitif de l'alerte Épervier. — Rendez-vous ! C'est fini. Tout le monde court après vous.

— Je sais.

— Ne me forcez pas à tirer.

— Si je vous laisse me prendre, je ne survivrai pas vingt-quatre heures.

[...] Massé du Réaux avança d'un pas et stabilisa son pistolet avec son autre main. *Finis-le !* — Stop ! Arrêtez-vous, je vais tirer ! Il ajusta sa visée, hésita. *Finis-le !* — Mais vous êtes qui, nom de Dieu ! ?

Le motard continua sans se retourner, — je suis la raison d'État. La chimère que le bon peuple ne doit jamais voir, puis il sortit et disparut¹⁶.

S'il vient parfois à mettre en scène des figures moins clivantes que dans la fiction susnommée, le roman noir actuel s'évertue toujours à mélanger les cartes politiques et morales, et à noircir le tableau judiciaire. Dans *Black Blocs*¹⁷ d'Elsa Marpeau, une post-doctorante en physique moléculaire prénommée Swann retrouve chez elle le corps sans vie de son compagnon Samuel, professeur de sociologie. Elle découvre que ce dernier était en fait le leader d'un groupe de jeunes anarchistes autonomistes. Guidée d'abord par la curiosité, puis par un besoin de vengeance mêlé à une étrange volonté d'engagement, elle côtoie le groupuscule mais comprend qu'il prépare un acte de sabotage. Swann ressent ainsi des sentiments contradictoires, sorte de mélange de répulsion pour un certain camp intellectuel et de dangereuse attraction pour celui des militants comme pour celui de policiers de la SDAT (Sous-direction anti-terroriste). Le conflit de loyauté qu'elle vit intérieurement atteint son apogée lorsqu'elle apprend par des membres de services de contre-sécurité intérieure que Samuel était devenu un informateur. Qui espionne qui ? Qui trahit qui, qui peut résoudre quoi ? Le roman se dilue dans un sentiment de mi-paranoïa, mi-révolution latente : plus qu'une clôture ou une élucidation réelle, les dernières pages nous assoient au bord de

¹⁵ *Ibid.*, p. 122-123.

¹⁶ *Ibid.* p. 230-231.

¹⁷ ELSA MARPEAU, *Black Blocs*, Paris, Gallimard, « Série Noire », 2012.

l'atomisation sociale. Le semblant d'ordre, même brutal, qui aurait pu venir de l'intervention de Legal, l'agent de la SDAT avec qui Swann avait noué une relation de confiance, ne se concrétisera jamais. Pire, Legal lui-même, atteint d'une perte progressive de la vision et, aux trois-quarts du roman, d'une « forme tertiaire de la maladie, manifestée par une atteinte cérébrale caractérisée par une atteinte cognitive de type démentiel¹⁸ », finit par abattre sans sommation l'un des cerveaux de la cellule autonome suspecté d'avoir publié un livre prônant le renversement de l'État. À Swann qui lui dit qu'il s'est trompé et que ce livre n'existe même pas, l'agent répond : « Sans lui, je n'ai plus rien pour prouver les dangers des autonomes. Alors il existe. Je suis en train de le terminer¹⁹ ». Ici, deux instaurations du désordre luttent l'une contre l'autre ; celle que mène la police — illustration directe, à travers le personnage de Legal frappé de cécité, d'une justice aveugle — sert à justifier les exactions et les dérives autoritaires de l'État-Nation.

Ces égarements, en outre, tracent une représentation labyrinthique des arcanes du pouvoir supérieur à toute idée de justice. Le renseignement, les autorités agissant dans l'ombre souvent contre le bien commun et au profit d'intérêts particuliers tissent au fond des liens ténus, parfois même incroyables, entre des causes et des effets connus de tous mais disséminés dans l'opinion publique, la médiassphère et les on-dit. Et si les éléments concernés n'ont *a priori* rien à voir les uns avec les autres, ils peuvent très facilement nourrir une machination globale, comme l'explique au tueur Berthet le dénommé Losey, chef de l'Unité (cellule occulte et sorte de police parallèle) dans le roman *L'Ange gardien*²⁰ de Jérôme Leroy :

C'est le montage qui est important. Ce que les autres appellent le secret, c'est en fait du montage, comme au cinéma. Rien n'est caché en ce monde, c'est une illusion romanesque. C'est l'erreur des complotistes. Tout est visible, su, analysé. Mais de manière anarchique, séparée, non hiérarchisée et ce qui est vraiment important est noyé dans un flux continu. Il faut une organisation comme la nôtre pour agencer tout cela et donner son vrai visage au monde. Tout montage renvoie à une métaphysique, Berthet, et il n'y a de vérité et de sens que dans la métaphysique²¹.

Le mot-clé, de fait, reste celui de l'impunité. Dans le même roman, le narrateur balaie ainsi toute possibilité que le tueur à gages Berthet puisse être inquiété par un témoignage, justement parce que l'assassin agit en

¹⁸ *Ibid.*, p. 309.

¹⁹ *Ibid.*, p. 310.

²⁰ JÉRÔME LEROY, *L'Ange gardien*, Paris, Gallimard, « Série Noire », 2014.

²¹ *Ibid.*, p. 58.

service commandé pour des instances plus ou moins liées à la raison d'État ou à de hauts dirigeants :

Vie fantôme, mort fantôme. Amina, qui finirait bien par contacter la police, ou l'inverse, leur parlerait d'un homme rencontré dans une librairie, à Paris. Est-ce qu'elle pleurerait ? Ils auraient beau faire tourner tous les ordinateurs, tous les fichiers de toutes les polices du monde, il n'y aurait rien sur Derville ni sur Berthet. Et même si un flic un peu tenace, portugais ou français, voulait aller plus loin, l'Unité interviendrait aussi vite pour calmer les ardeurs. Et les ardeurs se calmeraient. Vie fantôme, mort fantôme²².

Du même coup, si une question traverse entre les lignes les récits concernés, c'est bien la traditionnelle interrogation dramatique "mais que fait la police ?", ici poussée dans ses retranchements qui flirtent avec l'aporie. Dans *Glory Hole*²³ de Frédéric Jaccaud, deux voyous, Jean et Michel, tuent le commis comptable du marché de leur village pour lui dérober l'argent récolté auprès des commerçants. La somme servira à financer leur voyage aux États-Unis, expédition au cours de laquelle ils comptent bien retrouver leur amie d'enfance exerçant désormais dans les milieux les plus sordides de la pornographie. Quand, après plus de cent pages, le récit s'intéresse à l'enquête de la police au sujet du meurtre du commis, le narrateur ne peut s'empêcher de relever les failles d'un système voué à l'échec, sinon au scepticisme et à l'impossible compensation, y compris morale ou éthique — ce que Michel, l'un des meurtriers, appelle pour sa part « la balance cosmique » :

On comprendra que les effectifs officiels de la région ne peuvent décemment s'occuper de l'affaire. Deux semaines après le meurtre, c'est sous ces auspices qu'arrivent les deux inspecteurs de la capitale, que l'on considère aussitôt comme des antagonistes — fauteurs de trouble plutôt que redresseurs de vérité. On collabore sous le couvert de la mauvaise foi et du bredouillement, dans une retenue qui n'occulte en rien la méfiance des indigènes envers l'extérieur. Cet accueil n'étonne pas les deux inspecteurs ; eux-mêmes ne sont pas exempts de préjugés. L'âge et l'expérience du plus vieux lui font redouter cette expédition en province, alors que l'empressement du plus jeune exaspère cette volonté naturelle de prouver ses compétences²⁴.

Là encore, l'élucidation est présentée comme une aberration systémique. L'ordre ne peut être rétabli parce qu'il reste par essence contraire à la nature de l'investigation menée.

²² *Ibid.*, p. 67.

²³ FRÉDÉRIC JACCAUD, *Glory Hole*, Paris, Les Arènes, « ÉquinoX », 2019.

²⁴ *Ibid.*, p. 136.

Ce fait divers ne présente aucune matière suffisamment excitante pour en tirer ne serait-ce qu'un semblant de littérature populaire. Dans trente ans, le méticuleux petit inspecteur [...] rangera le carton renfermant les multiples carnets témoignant de ses efforts pour sauvegarder l'ordre et la justice ; carton qui s'entassera avec tant d'autres dans un grenier poussiéreux, qu'on oubliera pendant vingt-quatre ans, avant qu'une nichée de rats ne s'en servent comme foyer²⁵.

L'enquête qui fouille des milieux clandestins ou du côté de la face cachée du pouvoir ne parvient finalement qu'à pointer le mensonge proféré par le réel — cette fameuse illusion romanesque dont parle Losey dans *L'Ange gardien*. L'irrésolution à l'œuvre dans le roman noir actuel n'est pas seulement une erreur du système judiciaire ou même policier, que le néo-polar avait d'ailleurs déjà pointé comme le véritable assassin : elle demeure une malédiction, un état de fait organique propre à une société en pleine décomposition physique et éthique, d'où l'allusion, chez Jaccaud, aux rats prenant place dans un carton contenant les « rares notes [...] d'une enquête sans envergure²⁶ ».

3. Perquisitions, inquisition

Dans *L'Honorable société*²⁷, signé par DOA et Dominique Manotti, le narrateur anonyme joue de cette coïncidence déjà désignée entre notion d'ordre identitaire et notion de désordre policier. Le roman suit de près un groupe de militants écologistes qui, après avoir piraté l'ordinateur du directeur de la sécurité du CEA²⁸ assistent, par webcam interposée, à l'assassinat de ce dernier. Préférant disparaître dans la nature, ils deviennent de parfaits coupables, assimilés par la presse à des écoterroristes membres des Black Blocs, alors qu'une partie de la classe politique tient à ce que les affaires qui la lient au défunt ne soient pas ébruitées. Pâris, un commandant de police chargé de l'enquête, va certes troubler le jeu par sa probité, qu'il exprime avec toutes les nuances nécessaires à un équilibre des pouvoirs. Il rend compte de sa vision une première fois lorsqu'il recueille des informations auprès de Barbara Borzeix, « directrice du service juridique de PRG, un groupe [spécialisé dans le béton] qui entretient des liens étroits avec le pouvoir²⁹ » :

²⁵ *Ibid.*, p. 138-139.

²⁶ *Ibid.*, p. 138.

²⁷ Cf. DOA et DOMINIQUE MANOTTI, *L'Honorable société*, Paris, Gallimard, « Série Noire », 2011.

²⁸ Commissariat français à l'énergie atomique et aux énergies alternatives.

²⁹ *Ibid.*, p. 55.

— Dites-moi, commandant, pourquoi vous êtes-vous introduit chez moi en douce ? Vous cherchiez quoi, l’arme du crime ?
Le ton est provocant, agressif. Pâris sourit, amusé.
— Votre domicile a été visité ?
Borzeix s’impatiente, fourre son écharpe dans son sac.
— J’attends une explication.
— Ce n’est pas nous. Pâris, sur un ton détaché.
— Les perquisitions clandestines ne font pas partie des méthodes de la Crim’. D’autant que je n’ai pas besoin de me cacher pour cela et vous le savez. En revanche, les barbouzes qu’emploient parfois nos grandes entreprises...³⁰

Pâris revient une deuxième fois sur sa probité à tout le moins réaliste mais mitigée lors d’une conversation avec un procureur. À ce stade du récit, le narrateur ne cache plus que le commandant oscille déjà entre lucidité et défaitisme :

— Entendons-nous bien, je n’ai aucune espèce de sympathie pour les petits cons du genre Scoarnec, Jones-Saber et Courvoisier, leur parano militante et leur rébellion en toc. Mais j’aime encore moins ceux qui usent et abusent des largesses de la République et se croient à l’abri parce que, jusqu’ici, personne n’a encore réussi à les coincer.
— Et qui serait prêts à tuer pour se protéger ?
— Et qui seraient prêts à tuer pour se protéger.
— Pas question de laisser passer. *Dura lex sed lex*.
Pâris sourit en regardant la Seine. Très vert, le petit proc’. Trop. Ça lui passera. Avec le temps, ça leur passe toujours. Ou pas³¹.

L’intervention de Pâris de toute façon n’empêche pas le comportement criminel de deux agents des RG prénommés (là aussi) Michel et Jean, qui “travaillent” pour le ministre de l’Intérieur candidat à l’élection présidentielle. Lorsque vers la fin du récit, Pâris essaie de comprendre les tenants et aboutissants de l’épopée sanglante au cours de laquelle la plupart des activistes écologistes ont été éliminés, il fait face aux agents incriminés. Le narrateur anonyme raconte alors :

Pâris [...] a vu les cadavres. Il a lu le choc sur les visages des témoins. Il a senti le vide qui l’emportait, d’un coup, comme jamais. Maintenant il attend dehors, cigarette au bec, appuyé contre sa voiture au pied de l’escalier de l’entrée. Quoi, il ne sait pas [...]. Pereira [son adjoint] paraît en haut des marches. Il descend, s’installe à côté de son chef de groupe. — C’est le rouquin, là. Il n’a pas besoin de préciser qui a tiré mais croit bon d’ajouter “DCRG”, en désignant l’homme du menton. Pâris observe ce petit mec de rien [Michel], responsable des deux morts de ce soir [...]. Les yeux de Pâris quittent le rouquemoute pour se concentrer sur son collègue [Jean]. Celui-ci finit par s’en apercevoir et s’arrête au milieu de l’escalier pour dévisager

³⁰ *Ibid.*, p. 147

³¹ *Ibid.*, p. 219.

l'officier de la Crim'. Ce défi silencieux dure de longues secondes, jusqu'à ce que le héros du soir, debout devant une berline de fonction grise, interpelle le grand noir.

— Ho, Jean ! Qu'est-ce que tu branles ? Grouille-toi, merde, vent du cul dans la plaine !

Pâris entend les mots et se raidit. Son regard navigue entre les deux RG. Et immédiatement, Jean se rend compte qu'il a pigé. Pâris fait un pas en avant mais Pereira le retient par le bras. Avec force. Il se retourne pour se libérer mais son adjoint résiste et, tout en secouant la tête, lâche : — Laisse tomber, c'est la maison³².

À quelques pages de la conclusion de l'histoire, le narrateur enfonce le clou de la défaite de la bonne morale (même dépeinte en demi-teinte) et de la justice triomphante. Du point de vue du narrateur et de Pâris, la police secrète instaure un désordre plus grand encore — plus insidieux aussi vu qu'il reste caché — que celui généré par les prétendus écoterroristes. Toute démarche incriminatoire se solde par un échec. Pâris préfère se couper de ces critères supérieurs autorisant le viol des droits des citoyens — crimes injustifiables commis pour les gouvernants. Le lecteur lui-même est invité à le suivre, comme si la seule option disponible était celle du déni. À moins qu'il ne s'agisse de défaitisme, voire de cynisme ambiant là aussi : « Pâris fuit ce qu'il ne veut plus voir ou admettre ou dénoncer. *C'est la maison*, a rappelé Pereira. Reculade, corporatisme et tout le reste, il a fini par céder lui aussi. S'il survit et ne s'effondre pas tout à fait, il aura de la chance³³ ».

Entre les luttes d'influence, l'ingérence du milieu des affaires et la guerre idéologique que se livrent les polices et les agents des services de renseignements, tout dans le roman renvoie en réalité à une "déraison" d'État.

Et le phénomène est largement partagé d'un roman noir à l'autre. Dans *Bien connu des services de police*³⁴ de Dominique Manotti, des agents de la BAC (brigade anti-criminalité) d'un commissariat de la région parisienne se livrent à toutes sortes de comportements déviants (extorsions auprès de prostituées, contrôles d'identité qui dégénèrent et entraînent la mort d'un jeune issu de l'immigration) dans une banlieue (fictive) de l'est francilien menacée à tout moment d'explosion sociale. Pendant que des "bavures" ont lieu ici et là, Le Muir, la commissaire locale dévorée par l'ambition, perpétue une politique de maintien de l'ordre radicale qui sert les objectifs du ministre de l'Intérieur. On y suit également le parcours difficile de jeunes recrues confrontées à la violence

³² *Ibid.*, p. 315-316.

³³ *Ibid.*, p. 321, italique dans le texte.

³⁴ DOMINIQUE MANOTTI, *Bien connu des services de police*, Paris, Gallimard, « Série Noire », 2010.

et au racisme quotidien de la police dans les quartiers défavorisés, ainsi que la discrète enquête, avec filatures et surveillance à la clé, menée par Noria Ghozali³⁵, commandante aux Renseignements Généraux. Celle-ci cherche à percer le secret des contacts noués entre policiers du secteur et certains grands voyous, tout en espérant, avec le soutien d'un ancien du service, faire tomber l'arriviste Le Muir. Là encore, justice ne sera jamais faite en vertu de ce que représente le respect des droits et du mérite de chacun. Sans doute parce qu'il existe une collusion entre police et instances judiciaires, coïncidence voire, duplicité que le narrateur anonyme décrit de la sorte lorsqu'il évoque le procès d'un policier :

Bientôt, une dizaine de policiers du commissariat de Panteuil les rejoignent et toute la bande se dirige vers le palais de justice. Ils passent par l'arrière du bâtiment, couloirs, escaliers, ils entrent dans la petite salle de la 13^e chambre du tribunal correctionnel, encore fermée au public, et déjà pleine de flics en civil. Ivan est pris à la gorge, submergé, par l'ambiance : tous ces hommes qui lui ressemblent, la même solidité physique, la même façon de marcher, de parler, un mélange de connivence avec l'autorité et d'amertume de se sentir mal aimés par "ceux du dehors". Chaud cocon et enfermement. Il y a comme une odeur de commissariat qui flotte dans la salle du tribunal. Impossible d'y échapper³⁶.

La justice ici est davantage synonyme de contrainte et renvoi, même chez celui qui a été chargé de l'exercer, à un sentiment aussi indicible qu'ambigu. Page suivante, alors que le verdict (favorable au policier) tombe, le narrateur observe : « c'est ça, la justice. Un tremblement de terre et une délivrance³⁷ ». L'ambivalence de l'issue judiciaire se voit dramatisée à l'extrême, comparée à une catastrophe naturelle qui échappe à toute rationalité, à toute notion de justesse, d'ordre et d'harmonie. Le double sens possible du mot « délivrance » — libération ou trépas — ajoute en outre à l'image de chaos véhiculée par le commentaire du narrateur. Quand, à la toute fin de l'histoire, la commandante Noria Ghozali, qui entend faire tomber la commissaire Le Muir et l'ensemble du réseau criminel que celle-ci a entretenu dans l'exercice de ses fonctions, constate que le procureur ne s'aventurera pas dans une « purge », elle ne peut s'empêcher de faire le même constat que Pâris. Autres intrigues, autres personnages, mais même lucidité et impuissance, donc, face à l'irrésolution environnante :

³⁵ Que le lecteur avait connue à ses débuts comme officier de police dans DOMINIQUE MANOTTI, *Nos fantastiques années fric*, Paris, Éditions Rivages, « Rivages/Noir », 2001.

³⁶ D. MANOTTI, *Bien connu des services de police*, *op. cit.*, p. 154.

³⁷ *Ibid.*, p. 155.

Noria n'entend rien. Elle est assise très droite sur sa chaise, le regard dans le vide, submergée par un ensemble d'images et d'émotions qu'elle ne parvient plus à contrôler [...]. Où es-tu ? Qu'as-tu fait de ta vie ? S'il était là, Macquart te regarderait avec ce drôle de sourire, lèvres serrées, pas rassurant, et parlerait de crise de la quarantaine. Peut-être. Il te dirait : tu es commandant de police, c'est ton identité et ta famille. Bien. Définition. Certitude. Ne t'arrête pas là [...]. Le Muir a une autre conception du travail de la police [...]. Elle remplace la recherche de la preuve par une habile politique de communication, et c'est elle qui gagne. Elle est dans l'air du temps, pas toi. Toi, tu es dépassée. Il est temps de prendre du recul. Change de famille, change de vie [...]. Crise de la quarantaine ? Peut-être. Crise quand même³⁸.

Au bout du compte, l'indétermination judiciaire fait vaciller l'héroïsme d'investigation dont Noria avait été investie par l'histoire (et par Macquart, celui qui l'a formée à la Direction centrale des Renseignements généraux de la préfecture de police de Paris). À l'issue du récit, ni l'ordre ni même un semblant d'éthique objective du travail de police ne peuvent être restaurés.

Dans *Racket*, également signé Dominique Manotti, la même Noria Ghozali se retrouve parachutée au sein de la Direction du Renseignement de la Préfecture de police de Paris, « affectée dans un secteur qui travaille sur la sécurité des entreprises³⁹ ». Son reclassement intervient après la disparition des RG (Renseignements généraux) et leur refonte, en 2008, avec la direction de la Surveillance du territoire (DST) pour devenir la direction centrale du Renseignement intérieur (DCRI). Dans ce « résidu des RG », l'enquêtrice se trouve, écrit le narrateur, « réduite à presque rien et mal vue du pouvoir⁴⁰ ». Les temps changent. Limier hors pair, femme forte quoique physiquement fragile et anorexique, Ghozali a été « virée du jour au lendemain de la DCRI, en raison d'un frère parti faire le jihad en Syrie⁴¹ », « fait qu'elle a pourtant porté elle-même à la connaissance de ses supérieurs⁴² ». Alors qu'elle et ses hommes enquêtent sur la mainmise, par divers chantages, trafics d'influence et délits d'initiés, d'un géant américain sur « un fleuron de l'industrie française » qui ressemble fortement (c'est voulu) à Alstom Énergie, la commandante se heurte au laisser-faire et à l'inertie de la bureaucratie française. Consciente que le pouvoir se couchera face aux Américains, et alors qu'elle s'apprête à rencontrer le secrétaire général de l'Élysée chargé des questions économiques afin de l'alerter de la situation, son esprit

³⁸ *Ibid.*, p. 206.

³⁹ D. MANOTTI, *Racket*, *op. cit.*, p. 27.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 26.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

vagabonde dans ce sanctuaire « tout en ors et en réminiscences des gloires passées⁴³ ». Elle « pense en boucle “Le mammoth est en train de crever”, et ne peut se débarrasser de cette phrase qui lui colle au cerveau⁴⁴ ». En fin de compte, si l’enquête de Ghozali révèle le « racket » du titre auquel s’est livré un puissant groupe étasunien à l’égard d’une importante entreprise énergétique hexagonale, les preuves trop fragiles et les fracas d’une surveillance bouleversée par l’intervention (et les manipulations) de la CIA ne mèneront à aucune condamnation. Pire : le rachat aura lieu et toute forme de déontologie sera jetée aux oubliettes. L’enquêtrice proposera « [s]a démission à troquer contre le renvoi⁴⁵ » dans son pays d’un des diplomates incriminés, signant cette fois-ci elle-même son désengagement, sa mise à l’écart de toute résolution et/ou rétablissement de l’ordre. En filigrane, le lecteur aura compris, à travers le désabusement du personnage et du narrateur, que « L’Amérique, c’est la puissance économique dominante qui soumet le reste du monde à son colonialisme⁴⁶ ». L’inaboutissement de l’enquête ne vient plus seulement d’une raison d’État à conforter, mais des conséquences d’un pouvoir mondialisé et placé au-dessus de tous les autres.

4. Sans foi ni loi ?

Cependant, la perversion de l’investigation vient parfois aussi de ceux qui la mènent. Avec *Anaïsthésia*⁴⁷, Antoine Chainas refuse définitivement l’image de probité du héros de polar en même temps que « toute leçon de morale⁴⁸ » : il délègue ainsi la narration à un flic noir dealer qui n’hésite pas à se qualifier lui-même d’“enculé”. Écrit avec un ton tantôt très ironique, tantôt très clinique voire morbide, *Anaïsthésia* épouse le sinueux parcours — une quête de vérité menée en quelque sorte dans un état second — du sergent-détective Désiré Saint-Pierre. À la suite d’un accident qui l’a défiguré, ce dernier apparaît frappé d’une anomalie neurologique qui le rend totalement indifférent à la douleur. Outre ses états d’âme, en fait caractérisés par un total manque d’empathie, Saint-Pierre y relate sa tentative d’arrêter une meurtrière surnommée « la

⁴³ *Ibid.*, p. 285.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*, p. 391.

⁴⁶ SABRINA CHAMPENOIS, « “Il faut laisser le lecteur faire l’addition” : entretien avec Dominique Manotti », dans *Libération*, 30 mars 2018 : <https://next.liberation.fr/livres/2018/03/30/il-faut-laisser-le-lecteur-faire-l-addition-entretien-avec-dominique-manotti_1640134>. [Consulté le : 15/06/2020]

⁴⁷ Cf. ANTOINE CHAINAS, *Anaïsthésia* [2009], Paris, Gallimard, « Folio Policier », 2011.

⁴⁸ B. LIGER, « Sans vieux ni maître », *op. cit.*, p. 33

Tueuse aux Bagues » mais aussi de découvrir ce qu'il est advenu de la cargaison de drogue dont il avait la charge au moment de son accident. « Flic noir dans une ville blanche⁴⁹ » gangrénée par le crime et le racisme (qu'il manifeste lui aussi en dépit de sa couleur de peau), Saint-Pierre mène le lecteur par le bout du nez, jusqu'à des révélations nauséuses qui tranchent avec l'héroïsme dont on croyait le personnage investi. Le mensonge ne vient plus seulement du réel décrit, mais de la narration homodiégétique, au sein de laquelle le héros ne cesse de se désavouer en tant qu'enquêteur fiable. Plus encore que tout autre roman, *Anaïsthésia* joue avec la fin des illusions de la rectitude politique. Et si cette rupture entérine l'installation du désordre, elle en conditionne aussi l'éternel recommencement, enfermant aussi bien le récit que l'échec de tout éclaircissement dans une circularité sans fin où incipit et excipit se confondent :

Ils disent que quand tu meurs, on t'enferme dans une housse biodégradable Hygéral 100 avec une fermeture en nylon et drap absorbant conforme au décret numéro 8728 du quatorze janvier quatre-vingt-sept, article vingt-neuf agréée par le ministère de la Santé et de l'Action humanitaire⁵⁰.

Ils disent que quand tu meurs, on t'enferme dans une housse biodégradable Hygéral 100 avec une fermeture en nylon et drap absorbant conforme au décret numéro 8728 du quatorze janvier quatre-vingt-sept, article vingt-neuf agréée par le ministère de la Santé et de l'Action humanitaire...⁵¹

5. Héros enquêteurs condamnés par des narrateurs “duplices” ?

Pour l'analyste Franck Frommer, la distanciation ironique de Manchette était vecteur d'un « engagement raté » dans la mesure où les romans du maître du néo-polar « mett[ai]ent en œuvre de manière constante une tension entre engagement et retrait, perte des valeurs et recomposition axiologique, défaite de la morale et reconstruction politique⁵² ». Dans les romans noirs français du XXI^e siècle, la désillusion nihiliste a terminé son travail de sape et se trouve induite par des formes spécifiques, tantôt ludiques, tantôt porteuses de flou moral ou esthétique : en particulier l'humour noir, les constructions labyrinthiques

⁴⁹ Extrait de la dernière de couverture du roman.

⁵⁰ A. CHAINAS, *Anaïsthésia*, op. cit., p. 10.

⁵¹ *Ibid.*, p. 340.

⁵² FRANCK FROMMER, *Jean-Patrick Manchette. Le récit d'un engagement manqué*, Paris, Kimé, 2003, p. 10.

et la caractérisation antihéroïque. Là où s'affirmait le réalisme des romans noirs américains puis, chez Manchette et ses contemporains, le règne de la relecture et du référentiel, le lecteur voit émerger dans ces fictions d'un temps et d'un désordre nouveaux, une identité de récit typiquement postmoderne dont les voix ne cessent de se renvoyer la balle (jeux de miroirs constants, ambiguïté des situations et des personnages) en matière de bonne conduite diégétique, mais aussi d'investigation et d'éthique liée à la relation des procédures policières. Du même coup, désillusion du "héros" enquêteur (Massé du Réaux spectateur impuissant de violents règlements de comptes dans *Le Serpent aux mille coupures*, Pâris fuyant la réalité de son métier dans *L'Honorable société*, ou encore Noria Ghozali virée une première fois puis "démissionnée" dans *Racket...*) et illusion de la fiction policière se côtoient jusqu'à se contaminer, se substituer l'une à l'autre. Et cela, dans une entreprise inédite de dissolution de toute valeur axiologique et de toute justice inhérente à l'enquête, que cette dernière ait été menée de façon orthodoxe (Pâris, Ghozali...) ou non (Saint-Pierre dans *Anaïsthésia*).

Stéphane Ledien
(Université de Laval)